

— Il a pour jouer le tour vingt francs par soirée. Sa barque est noire, la voile est noire...

— Oui, j'ai vu ça.

— Il se couche au fond et gouverne dans cette position.

— Ce qui fait, dit le Normand, que Cabestan a eu beau prendre sa longue vue, il n'a vu personne à bord.

— C'est ça, compère.

— Et tu crois qu'il en crèvera ?

— Il sera mort dans deux jours, avant le retour de Cartahut, espèrent-le.

— Et c'est toi qui as eu cette belle idée ?

— Non, c'est M. de Faustinières.

— Ah ! ah !

— Qu'est-ce que tu veux ? reprit naïvement Kéranou ; quand les gens n'ont plus le sou, ils ne sont pas fiers.

M. de Gonidec a vingt-cinq mille livres de rente et il se moque de l'héritage de Cabestan ; mais M. de Faustinières est quasiment ruiné...

— Et Plouesnel ne lui déplairait pas, hein ?

— Pardi !

— Seulement, reprit le Normand, si le bonhomme a fait un testament...

— Il l'a fait...

— Alors, nous ne serons pas beaucoup plus avancés, et M. de Faustinières moins que nous encore.

— Tu te trompes...

— Explique-toi donc, compère.

— Suppose que Cabestan soit mort

— Bon !

— Nous entrons dans sa chambre, nous fouillons dans ses papiers, nous trouvons le testament et le mettons dans notre poche.

— Fort bien, et puis ?

— Et puis, nous le vendons un bon prix à M. de Faustinières, qui s'empresse de le brûler, et ni vu ni connu ; quand Cartahut revient, il apprend que Cabestan est mort sans avoir eu le temps de faire son testament.

— Alors, tu crois qu'il lui laisse tout ?

— C'est sûr. Il a de l'argent plus qu'on ne croit, dit Kéranou.

— Peuh ! fit le Normand, il y a longtemps que j'entends dire ça, mais rien n'est prouvé.

Kéranou eut un sourire sur ses lèvres épaisses.

— Tu as beau être Normand, dit-il, je suis plus malin que toi, moi Kéranou le Malouin.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a des gens qui disent que Cabestan a enterré ses barils d'or dans les caves du château.

— On le dit.

— Ça n'est pas vrai ; mais les barils existent. Seulement, ils ne sont pas ici.

— Où sont-ils donc ?

— C'est ce que nous saurons le jour où Cabestan sera mort.

— Comment cela ?

— C'est un homme d'ordre, Cabestan ; il a fait son testament, et il a donné à Cartahut Plouesnel et les terres qui en dépendent. Mais ce n'est pas tout...

— Ah !

— Et il y a à Saint-Malo quelqu'un qui en sais long là-dessus.

— Et ce quelqu'un...

— C'est Loudéac le pilote.

— Bah ! fit Ramel le Normand.

— Ecoute donc, poursuivit Kéranou ; voici deux ans, Loudéac était venu souper avec Cabestan. Le cidre était nouveau et il lui était un peu monté à la tête. Quand le pilote partit, Cabestan lui dit :

— Je vais te conduire un bout de chemin, jusqu'à ton canot.

Ils prirent le chemin que nous venons de suivre pour se rendre ici.

— Moi, j'étais justement à la place où nous sommes.

— Ah !

— J'étais venu retirer des tambours à trimard que j'avais noyés le matin.

Il était presque nuit.

J'entendis causer Cabestan et Loudéac et un sentiment de curiosité me prit.

Ils doivent avoir ensemble un tas de secrets, me dis-je, écoutons un peu...

Je me jetai derrière un rocher et je fis le mort.

Cabestan et Loudéac arrivèrent tout près de moi.

— Enfin matelot, disait Loudéac, que feras-tu de tout cet argent ?

— Dame ! répondit Cabestan, il n'y a qu'un homme qui le saura.

— Et cet homme...

— C'est mon petit Cartahut. Quand je serai mort, il trouvera dans mes papiers une lettre qui lui dira d'abord où il le trouvera.

— Et puis ?

— Et l'usage qu'il doit en faire.

Je n'en entendit pas davantage, car ils s'éloignèrent et leur voix fut couverte par le bruit des verges ; mais j'en savais assez.

— Alors tu crois, dit le Normand, que Cabestan, a des barils d'or ?

— Oui.

— Et qu'ils sont enterrés quelque part ?

— Kéranou fit un signe de tête.

— Ça, M. de Faustinières ne le sait pas.

— Il ne s'en est même jamais douté.

Alors que ferons-nous ?

Part à deux, donc !

— Comment cela ?

— Nous trouvons le testament et l'indication.

— Fort bien. Nous vendons le testament à M. de Faustinières.

— Et avec l'indication laissée par le vieux, nous retrouvons les barils d'or.

— Oui, mais après ?

Après, dame ! nous trouvons une barque et nous mettons le cap sur Jersey.

— Bien parlé, dit le Normand ; seulement... Et il se gratta l'oreille.

— Loudéac, qui savait la chose, pourrait bien nous chercher des raisons...

— Loudéac ne saura rien. On ne retrouve pas de testament. C'est pas notre faute, après tout. Et puis, nous nous en allons à Jersey, nous échangeons notre or contre des banknotes et nous prenons le vapeur de Southampton. Qui donc viendra nous ennuyer en Angleterre ?

— Tout cela est bien raisonné, dit le Normand, mais...

— Mais, quoi encore ?